Lettre d'Ottawa

(*A suivre*)

La réponse de Sir Wilfrid fût d'une superbe dignité et d'une grandeur d'âme consolante. Comme catholique, il est toujours heureux d'avoir l'approbation de Rome, sur les questions purement religieuses.

Le premier ministre fut hautement applaudi.

M. Bourrassa, comme toujours fut, éloquent et persuasif.

Il confondit M. Bergeron sur tous les points.

On se demande quel peut être le motif de l'opposition en cherchant à ramener la question des écoles sur le tapis ?

On dirait vraiment que les députés de la gauche font tout en leur pouvoir pour empêcher la solution d'un problème qu'ils ont étudié eux même durant cinq longues années et qu'ils n'ont point été capables de résoudre.

Le fait d'exposer le parti libéral à la censure des protestants, parce qu'on aurait consulté Léon XIII sur le mérite du règlement, aura pour effet de solidifier le vote catholique en sa faveur.

***

On a tenu un caucus libéral hier, il est impossible à moins d'être très indiscret de divulguer ce qui s'y est passé.

***

On espère toujours pouvoir proroger les chambres à la fin de mai.

***

Je suis en mesure d'affirmer que vous avez des traîtres dans les rangs libéraux. Je vous conseillerais de vous défier.

Des gens qui se disent libéraux prennent tous les moyens de semer la calomnie et de dénigrer les chefs naturels du parti. On appelle cela l'harmonie et l'union.

Des gens qui fraternisent avec vos ennemis les plus acharnés, veulent au prix des sacrifices des plus grands principes, s'insinuer comme guides du grand parti libéral.

En politique on ne saurait ménager la chèvre et le chou.

Dans l'intérêt du parti, il vaudrait bien mieux se débarrasser des d'hommes imbus de telles idées.

Ceux qui ont travaillé à l'élection de l'hon. M. Royal en 1887, et qui ont contribué de toutes leurs forces à l'élection de M. A. A. C. Larivière, aux dernières élections générales, ne pourraient être reconnus comme chefs de parti.

A mon avis, il est temps de frapper coup et de purger le parti libéral de tous les êtres dont l'ambition personnelle porte à détruire l'harmonie et la bonne entente.

Le prix d'une femme.

Décidément nos voisins ne pêchent pas par excès de galanterie, le fait suivant le prouve surabondamment.

Frank MacPherson, de North Conowanda, (E. de N. Y.) était obsédé depuis longtemps par le désir de partir au Klondyke ; mais il était en puissance de femme et ne pouvant l'emmener ni ne voulant l'abandonner sans ressource, il était fort perplexe, lorsqu'un ami, mis au courant de son anxiété, lui conseilla de la vendre.

Mon gaillard ne se le fit pas dire deux fois. Il s'en va trouver un M. White qui avait jadis sollicité la main de Mistress MacPherson. Mais il parait que M. White avait fortement changé d'avis car il n'offrit que 75 cents pour l'objet jadis aimé.

MacPherson trop content de trouver acquéreur ne fut pas regardant sur le prix et accepta le marché.

Le plus fort, c'est qu'on dit que Mistress MacPherson est fort satisfaite de ce changement de propriétaire.

O Tempora, O mores.

La vache canadienne.

Le *Country Gentleman*, journal agricole très répandu et très estimé aux Etats-Unis, faisait naguère l'éloge de la vache canadienne. Cette race, dit-il en substance, avec la race des Jerseys, est la plus pure qu'il y ait au monde, et comme vache laitière, les vaches canadiennes sont égales sinon supérieures aux Jerseys et aux Guernesseys. Et dire qu'il y a quelques années à peine, on ne voulait pas admettre, ici au Canada, qu'il y eut une race de vaches canadiennes. Aux expositions, on primait toutes les races étrangères, mais pour la race du pays, on n'offrait pas de prix ! Sous ce rapport, au moins, nous avons fait quelques progrès.

Un vieux monsieur attend les parents dans le salon.

Bébé grimpe sur ses genoux, et caressant de sa petite main le crâne dénudé du visiteur :

—Dis-moi, monsieur, est-ce que c'est là-dessus qu'on te donne le fouet quand tu n'est pas sage ?

Conversation courante.

—Duflambé ! Mais c'est un immonde fripouille.

Vous exagérez, vous ne le connaissez pas.

Je ne le connais pas ! C'est un de mes meilleurs amis.

ADA la CUBAINE

1ÈRE PARTIE.—LA HONTE.

CHAPITRE 2ÈME.—L'ABANDON.

(*Suite*)

ennemi toujours invisible. A ce jeu là le moral des soldats espagnols était vite atteint, l'énervement d'une lutte incessante et sans résultat décourageait les cœurs les mieux trempés.

Les insurgés d'ailleurs avaient aussi de grosses difficultés à vaincre, mais l'énergie et le patriotisme en venaient toujours à bout. Un jour que le caissier de l'insurrection était parti, emportant la caisse, Cespedés se trouve sans un sou pour armer ses partisans.

"Peu importe, dit-il, nous nous batterons avec les armes de nos ennemis, allons les prendre" et il fit comme il l'avait dit.

Toutefois les Espagnols finirent par l'emporter. Après une série de luttes acharnées, ils vinrent mettre le siège devant Bayamos. La lutte n'était plus égale dans une bataille de ce genre, le nombre devait forcément l'emporter; Cespédès le comprit et ne laissa qu'un petit nombre d'hommes pour défendre la ville dans l'unique but de retarder l'ennemi. Mais cette poignée de braves ne l'entendait point ainsi et ils se firent tuer tous jusqu'au dernier.

Les Espagnols entrèrent dans la ville et alors se passa une scène terrible, unique, dans l'histoire.

Sur la grande place, les femmes et les enfants à genoux, chapelet en mains, attendaient l'ennemi. Les soldats eurent une minute d'hésitation ; un officier s'avança et somma les femmes de se rendre, mais aussitôt une clameur s'éleva de cette foule et comme un dernier défi, retentit ce cri, sorti d'un millier de poitrines. "Vive Cuba libre." Debout au milieu du groupe, l'œil étincelant de haine, une femme semblait incarner l'âme de toutes ces patriotes ; c'était Ada. Telle était l'animosité de la lutte que sans égard pour la faiblesse de leur ennemi les Espagnols épaulerent et se mirent à tirer sur ce groupe d'héroïnes.

L'on vit alors ce spectacle étrange, de femmes ramassant les armes abandonnées et ripostant contre leurs bourreaux; les injures, et les cris de rage couvraient le bruit de la fusillade et sans songer à fuir, elles bravaient la mort, les unes ouvrant leur corsage pour mettre leur poitrine à nu s'offraient en cible aux soldats, d'autres blessées se trainant sur les mains et les genoux cherchaient à atteindre l'ennemi pour frapper encore avant de mourir; d'autres enfin tombaient serrant dans leurs bras, dans une dernière étreinte leurs enfants qui criaient éperdus.

Las de tuer, les bourreaux s'arrêterent dédaignant de parachever leur œuvre et les survivantes de cette boucherie purent s'enfuir, gagner la savane et rejoindre les insurgés.

Ada Velasco était du nombre, farouche et silencieuse, dédaigneuse de fuir, elle marchait à pas lents et comme inconsciente de ce qui l'entourait.

La nuit la surprit avant d'avoir atteint le refuge des Cubains, elle dut s'arrêter dans un bosquet de palmiers, deux autres femmes, ses amies n'avaient point voulu la quitter et ce fut là que succombant aux émotions de la journée elle mit au monde son fils.—Antonio.

Lorsqu'une de ses compagnes qui l'avait assistée après avoir tant bien que mal entouré le pauvre petit être, dans des langes improvisés et faits d'un morceau de jupe, le lui présenta Ada le serrant sur sa poitrine, les yeux fixés sur Bayamos qui brulait dans le lointain, elle ne dit que ces mots.

"C'est toi qui me vengeras."

2ÈME. PARTIE—LA CHATIMENT

CHAPITRE 1ER. — L'INSURRECTION

28 Années se sont écoulées depuis le siège de Bayamos et la naissance du fils d'Ada ; la convention de Zanjon avait mis fin à l'insurrection et depuis, une paix relative avait permis aux habitants de l'ile de reprendre leurs travaux. Ada vieillie, mais non découragée, ni satisfaite dans sa haine était revenue s'établir sur les immenses plantations, dont la mort de son père tué aux côtés de Cespédès l'avait faite propriétaire.

Sa vie dès lors avait été entièrement consacrée à l'éducation de son fils, et le jeune Cubain avait conservé des années de sa prime enfance passées dans les camps au milieu des luttes héroïques, une âme ardente, avec une endurance physique exceptionnelle.

Par une convention tacite, que la conduite de son père justifiait amplement, il était connu dans toute la contrée sous le nom d'Alvarez, celui de sa mère. C'était maintenant un homme de haute stature, sa taille élancée, la souplesse et l'élégance de ses mouvements ne laissaient point soupçonner au premier coup d'œil, la force extraordinaire de ses muscles ; or c'était un homme d'une force peu ordinaire et nombreux étaient les exploits qu'on se plaisait à citer de lui.

Malgré son immense fortune on le voyait fort peu à la Havane et jamais dans la société espagnole. Ce parti-pris d'isolément l'avait désigné à la surveillance des autorités espagnoles qui non sans raison le soupçonnaient d'entretenir des relations avec les chefs connus du parti des mécontents.

(*A suivre*)

VOL A MAIN ARMÉE

Un vol accompli dans des circonstances extraordinaires d'audace a eu lieu à Montréal.

Trois malfaiteurs se sont introduits pendant la nuit chez M. Eugène Sauvageau, épicier 1364 rue Ste. Catherine. Le commis M. Berthiaume reveillé par les allées et venues des voleurs a tiré un coup de revolver au travers d'une porte et blessé l'un d'eux. Il a eu à essuyer deux coups de feu des autres, sans toutefois être atteint: il a été obligé de relâcher le voleur blessé pour pourvoir à sa propre défense. Les trois malfaiteurs ont pu se sauver abandonnant tout leur butin dans la cuisine.

La police n'a pas encore mis la main sur les coupables.